Belles & Rebelles

1915-1945





Nane Dujour
Nanon Gardin

Éditions Alternatives

Presque un enfant du hasard, cet album s'est constitué au fil de nos trouvailles photographiques.

Iconographes immergées pendant de long mois dans les années vingt, nous avons surpris, au cours de nos recherches, le regard tour à tour figé, amusé, insistant, coquin, inquiet et sérieux de ces femmes, nos grands-mères, qui préparaient notre avenir.

Et c'est tout naturellement que nous avons été amenées à répondre à ce regard, pour tenter de comprendre comment ces chères aïeules ont su, pour certaines, jeter par dessus les moulins l'image sucrée, laborieuse et obscure qui leur collait à la peau.

C'est ainsi que nous avons vu la digne femme chapeautée des premières heures de la guerre se transformer en une créature charmante, déliée, active et, ô sacrilège, indépendante.

Cette nouvelle femme, il ne nous restait plus qu'à l'isoler, sans esprit de système, à laisser parler ces photos et à aller pêcher, dans les journaux et les livres de son temps, les commentaires parfois si surprenants des représentants du beau sexe et ceux du sexe laid selon l'expression consacrée employée par la presse de l'époque.

C'était aussi retrouver les autres, celles qui, méfiantes à l'égard de tout changement, se cantonnaient dans leur rôle traditionnel.

Le féminisme, dont on perçoit déjà quelques vagues annonciatrices au siècle des Lumières, se fait plus militant à la fin du XIXe siècle. Tout bascule avec la Grande guerre. Pendant que monsieur est occupé à perdre, bien malgré lui, son temps dans les tranchées, madame est devenue le moteur numéro un de l'économie nationale : hors d'elle, point de salut.

Et comment donc réagit-on à l'avant et à l'arrière ? Certains hommes en sont tout simplement béats d'admiration, tandis que d'autres, très inquiets, tentent de se rassurer en espérant qu'une fois la guerre finie, elles vont rentrer à la maison, panser les plaies, redevenir des saintes, ne plus se souiller les mains aux "affreux billets du salaire".

Mais voilà, Marie-Berthe et Louise, ces folles, ces enragées, ont pris goût au travail. Elles tapent du pied et jettent leur tablier aux orties. Au milieu des grillons du foyer, de saintes et des esclaves se profilent des dactylos, des sportives, des automobilistes, des salariées !

La guerre a envoyé au tapis tous les préjugés. "La femme nouvelle, confie Henri Bordeaux à ses lecteurs, ne veut plus être défendue." Nous ne la défendrons pas. Il vous suffira de la regarder vivre.



Fête de Jeanne d'Arc 8 juin 1913.

"Elle l'a porté, ce blanc chaste et poétique, le jour de sa première communion ; et elle le portera pour venir, au pied des autels, unir sa vie à celui qu'elle épousera... Dans notre patrie, le blanc devrait, plus que le vert, être la couleur de l'espérance. Il est le drapeau qui flotte sur l'innocence..."

La Bourgeoise, Vicomtesse Nacla.

CŒURS SIMPLES ET TÊTES PENSANTES

Belle, sage et bonne, titre d'un ouvrage édifiant du début du siècle, c'est déjà tout un programme. Bien suffisant aux yeux des hommes. Mais que faire lorsque l'on s'aperçoit, au détour d'une lecture, d'une conversation, d'une rêverie, qu'au-dessus du cœur, on a une tête, et que cette tête abrite un cerveau ?

Tu adoreras Dieu seul et tu l'aimeras plus que tout. Inondée de mousseline blanche, pure, aveuglée d'amour et de respect, Angélique s'avance vers la Sainte Table. Modestement, les rangées de communiantes s'alignent derrière celles des garçons. Entre Dieu seul et elles, peut-être le futur époux, incarné parmi la masse indistincte de ces dos qui font écran entre elles et le Créateur.
Tu adoreras Dieu seul, sans doute, mais tu seras priée de prévoir pour ton époux la seconde place, la place unique que lui aussi mérite et exige. Blanc du baptême, blanc de la fête Dieu et des corbeilles enrubannées, blanc de la communion, blanc de la première robe de bal, blanc du mariage.
La vie avant cette ultime consécration n'est, à de rares exceptions près, qu'attente de ce dernier jour « blanc » où elle dira adieu pour toujours à sa pureté originelle.
Pourtant, au moment de la guerre et dans les jours qui la suivent, le ver est dans le fruit, et les joies du foyer de plus en plus controversées. Henri Bordeaux* quitte pour un moment sa plume de romancier pour se faire le témoin de cette dramatique évolution. Elle, l'ange, la pure, la maternelle, se détourne de ses fourneaux, conteste les droits de l'époux, prétend à une vie sans entraves. Et voilà notre moraliste qui mène l'enquête et se trouve tout de suite inondé de milliers de lettres de femmes, véritable mine d'information sur l'état d'esprit de celles, jeunes et moins jeunes, qui affirment haut et fort leurs opinions divergentes sur la condition de femme mariée : « Une chose me frappe, écrit une étudiante, les hommes trouvent étrange que nous ne voulions pas nous marier. Mais les lois qu'ils ont faites ne nous disent-elles pas clairement que la femme qui se marie est une folle ? Majeure tant qu'elle est fille, elle est immédiatement mise, dès qu'elle est mariée, au rang des fous et des interdits, puisque, comme eux, elle est déchue de tous ses droits. »
Henri Bordeaux essaie de garder son calme, mais n'y parvient pas toujours, et c'est lui, cette fois, qui commente : « Quand elles s'adonnent à l'action (le divorce), elles sont enragées. Rien ne les arrête, rien ne leur doit résister : elles quittent mari, enfants, situation, relations, habitudes pour se refaire une vie nouvelle à des âges invraisemblables. »

*En 1920, le directeur de *L'Echo de Paris* demande à Henri Bordeaux d'étudier la société nouvelle. « Mon premier article, écrit le romancier, fut consacré à la crise du mariage. Aussitôt, je reçus un si abondant courrier que j'y pouvais découvrir les mille formes d'un malaise partout répandu. » Cette abondante correspondance avec le public entre 1920 et 1921donna lieu à la publication de l'ouvrage *Le Mariage*.



Lucienne et Geneviève, vers 1920.
"Cinq ans de guerre ont appris aux femmes qu'elles pouvaient vivre sans le soutien de l'Homme, qui fait d'elles l'éternelle esclave."
Les deux amies finiront tout de même par trouver un mari et avoir de nombreux enfants.
Le Mariage, Henri Bordeaux.



Famille vers 1900.
Une place pour chaque chose,
et chaque chose à sa place.
Une femme d'intérieur.
La maîtresse de maison.
La fée du logis.
La gardienne du foyer.
Joindre l'utile à l'agréable.
Joindre les deux bouts.
"Je me ferais bien communarde,
rien que pour faire sauter
toutes les maisons,
les intérieurs de famille."
Marie Bashkirtseff,
Journal, **17 mai 1878.**

Ou encore, scandalisé : « La femme nouvelle ne veut pas être défendue. » Mais le point de vue traditionnel n'est pas mort, et innombrables sont celles, de tout âge et de toute condition, qui estiment urgent « que la femme reprenne au foyer le rôle subordonné qu'elle doit toujours occuper ».

Emeline Raymond de *La Mode Illustrée* décrivait ainsi en 1882 la journée d'une maîtresse de maison « fort riche » : « Elle se lève avant sept heures du matin, préside aux leçons que l'on donne dès cette heure matinale à ses enfants ; les conduit aux divers cours, les fait étudier au logis, s'occupe des moindres détails de son ménage et maintient dans tous les rouages un ordre admirable, règle ce qui concerne les pauvres dont elle s'occupe, et les orphelins qu'elle fait élever à ses frais, fait des travaux de tapisserie très beaux, peint sur faïence, taille la besogne de sa femme de chambre, inspecte ceux de la lingerie, visite et reçoit sa famille et ses amis, puis, à minuit, avant de se retirer dans son appartement, elle prend connaissance de tous les devoirs préparés par ses enfants pour les leçons du lendemain. »

Dans cet univers où rien n'est laissé au hasard, est-il possible de s'ennuyer ? Et la voilà qui ronge son frein, rêvant à quelqu'amour impossible, car la vertu lui colle à la peau. Le luxe d'un amant n'est pas donné à tout le monde, comme le constate Henri Bordeaux : « Les honnêtes femmes transmettent à leurs filles des sens disciplinés. Ainsi les femmes ont-elles raison d'exiger de leurs brus des mères irréprochables et de ne point vouloir transmettre chez elles du sang d'irrégulières. Plusieurs générations d'honnêtes femmes produisent presque sûrement ce phénomène organique : une femme pour laquelle l'illégalité est devenue une quasi impossibilité. A son corps, à son cœur défendant, elle est désormais murée, scellée dans sa vertu. »

Epouse et travailleuse, est-ce possible ? Non ! s'écrie l'une des correspondantes d'Henri Bordeaux : « Elle ne peut donner son temps, son cœur, sa vie, à deux tâches également sublimes. C'est à elle de choisir. » Oui ! répond l'autre : « Une femme qui fait intelligemment son travail de bureau fait intelligemment le pot-au-feu ! »

Au mois de novembre de 1924, le journal féminin *Eve* fait le point sur son courrier des lectrices. Les fidèles du magazine élisent la « reine » de cette rubrique ardemment suivie par les jeunes femmes « averties »: « P'tit Brin de Bruyère », qui donne dans le littéraire, remporte le titre. Sur une période de dix-huit mois, le dépouillement du courrier laisse apparaître une nette hiérarchie dans les thèmes abordés par les lectrices. Ainsi, cent quarante-six lettres traitent des relations entre jeunes filles (et de quoi parlent donc les jeunes

filles ?), cent vingt-neuf parlent de littérature (et que lisent les jeunes filles ?), cent vingt-trois abordent le problème de l'amour et quatre-vingt celui du mariage. Quant au travail domestique, il inspire modestement cinquante-huit missives.

Et si les manuels de savoir-vivre, comme celui de la baronne Staffe, rappellent qu'« en se levant, on doit savoir comment occuper sa journée, en dehors des occupations quotidiennes, pour lesquelles il est indispensable d'établir un ordre immuable », il est d'autres femmes, comme Marie Bashkirtseff, qui frémissent d'horreur à l'idée de cet ordre immuable : « On devrait l'aimer, son intérieur ; il n'y a rien de plus doux que de s'y reposer... mais se reposer éternellement ! »

Pourtant, quelle que soit l'ardeur du débat, après la guerre comme avant, par goût, habitude ou nécessité, le rêve féminin se réduit souvent à une chaumière et un cœur, le tout pour la vie...

Alors, où aller et que faire, quand la vie familiale ne remplit pas toute une existence ? Bien sûr, cette question ne se pose que pour les femmes dont les lendemains, s'ils ne chantent pas, sont en tout cas assurés ! Les privilégiées, quand elles étouffent dans le système, se languissent, respirent des sels, lisent à en perdre la tête tous les romans que d'autres femmes, souvent, écrivent pour elles. Certaines, c'est pire encore, ont véritablement soif d'apprendre. Les égéries des encyclopédistes ont en leur temps donné le ton, une certaine curiosité intellectuelle pointe, les femmes s'intéressent de plus en plus à l'art, à l'écriture et mêmes aux sciences ! Où va-t-on ? C'est la question que se posent avec horreur la majorité des hommes et une grande partie des femmes qui ne supportent pas l'idée d'un changement. Une journaliste de *L'Echo* écrit en 1888 : « Au nom de toutes les mères, je réclame pour les lycées de jeunes filles une part pour ce qui concerne tout ce qu'une femme doit savoir, ce qui est l'indispensable en somme : la couture, l'organisation d'une maison, l'économie domestique. Si des cours spéciaux étaient créés à cet effet, je ne vois pas quelle objection sérieuse on pourrait faire contre cette institution qui est en somme de première utilité. » Qui pourrait s'opposer à un programme aussi vertueux ? Pas les hommes en tout cas ! Dans cette hypothèse, l'institution publique qu'est le lycée suppléerait à l'enseignement de maman, de « mademoiselle » ou des bonnes religieuses. Alors, faut-il continuer à être belle et à se taire ? Pas forcément, répondent ces messieurs, la femme peut savoir quelques petites choses mais elle ne doit pas en faire montre. Elle doit rester dans son rôle de femme, tout de modestie. Cette

Catherinettes, novembre 1925.

Sainte Catherine, aussi savante que belle, vainquit et convertit ensuite dans une joute intellectuelle cinquante philosophes, ce qui lui valut le martyre... et la célébrité. "La tradition raconte qu'elle embrassa le christianisme d'après les conseils d'un saint ermite, qui lui promit le plus beau des époux."

Nouveau Larousse illustré, 1898.



Madeleine Brès, première femme médecin, prépare l'internat en1871.

"Les femmes n'ont ni les qualités morales, ni les qualités intellectuelles, sans parler de la salle de garde et de ses inconvénients" déclarent les internes dans une pétition.

Histoire des femmes médecins depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, Mélanie Linpenska, 1900.



idée-là est tenace et va résister longtemps. En 1790, un Allemand écrivait déjà à propos de ses compatriotes : « Je ne fais pas reproche qu'une femme cherche à affiner sa façon d'écrire et l'art de sa conversation par des études appropriées et une lecture choisie avec décence, et qu'elle tente de ne pas rester tout à fait sans connaissances scientifiques ; mais elle ne doit pas faire de la littérature un métier, elle ne doit pas s'aventurer dans les domaines de l'érudition. » C'est clair, les femmes ne doivent pas se mêler de rivaliser avec les hommes.

Leurs connaissances sont censées les rendre aimables aux messieurs, mais ne pas les gêner. Une femme qui se met en avant, quelle faute de goût !

Cent trente ans plus tard, un correspondant de Henri Bordeaux n'est pas loin de dire la même chose :

« La place de la femme est à la maison. Je ne suis pas de ceux qui méprisent l'instruction donnée à la femme car j'estime au contraire que son rôle chez elle sera d'autant plus noble qu'elle pourra instruire ou suivre les études de ses enfants, même de ses garçons. »Cette femme discrète, efficace et si peu dérangeante, est l'idéal de bien des maris.C'est dans ce climat hostile aux initiatives féminines que quelques phénomènes considérés comme des « bas bleus » (ou des viragos si elles manifestent un peu d'agressivité) vont entreprendre des études jusque-là uniquement réservées aux hommes, et choisir ensuite des professions exclusivement exercées par la gent masculine.

L'idée était dans l'air évidemment et ces avant-gardistes ne sont pas des sainte Blandine entrant dans la fosse aux lions, encore que... Leur projet est d'ailleurs facilité par quelques hommes politiques qui se révèlent assez ouverts, ou voient leur intérêt dans des lois plus favorables aux femmes. Le 21 décembre 1880, Camille Sée fait approuver un projet de loi sur l'enseignement secondaire, des lycées de filles sont créés, c'est la panique dans les rangs masculins. Il faut bien dire que ces conservateurs ont raison d'avoir peur, le mouvement va être irréversible et ils vont devoir s'habituer à vivre avec des femmes qui risquent non seulement d'être intelligentes mais indépendantes de surcroît. Cependant, les choses ne vont pas si bon train et certains tentent de trouver la parade pour enrayer un tel débordement. Sous couvert d'objectivité scientifique, on va tout simplement se demander si la femme est suffisamment intelligente pour étudier. Quelques misogynes à tous crins se hâtent d'affirmer que la boîte crânienne d'une femme est de dimension plus modeste que celle d'un mâle. L'ennui est que l'auguste Voltaire avait, paraît-il, un des plus petits crânes que l'on connaisse. Argument rejeté ! L'anthropolo-

giste Paul Broca a beau tenter de prouver l'inanité de telles recherches, certains médecins s'acharnent. Dans un long article donné au *Matin* (22 novembre 1908), Edmond Perrier, directeur du Museum, écrit le plus sérieusement du monde : « Ce n'est donc pas au moment où la natalité s'abaisse en France d'une si effrayante façon qu'il conviendrait d'encourager la prétention des femmes à une indépendance qui serait fatale à la race et fatale à elles-mêmes. Malades périodiquement, plus malades lorsqu'elles ont conçu, esclaves de l'enfant quand il est né, elles ne peuvent suffire seules aux nécessités de leur existence ; elles ne peuvent se dispenser d'avoir recours à l'assistance et à la protection de l'homme. » Cette éminente personnalité n'est pas la seule à vouloir reléguer la femme à une sorte d'âge de pierre où, faible créature, elle attendrait, en allaitant ses petits, l'homme fort qui rapporterait de la chasse de quoi nourrir sa portée. La presse, dans son ensemble, chante la même chanson : par pitié, que la femme ne devienne pas savante, qu'elle cesse de prétendre à jouer un autre rôle que le sien. Casseroles, enfants, avec éventuellement un zeste de musique et de lecture, ne lui suffisent-ils pas ?

Et puis si, envers et contre tout, ces filles obstinées s'acharnent à briguer des diplômes dont elles se sont fort bien passées jusque-là, gare à elles ! Elles feraient bien de se souvenir, comme le déclare un lecteur de Henri Bordeaux, que « beaucoup d'hommes ne veulent pas d'une femme à l'esprit distingué, cultivé en même temps que pratique, et lui préfèrent une simple femme de ménage. » Ces écervelées ou « cervelines » devraient bien garder en tête l'adage : « Marie ton gars quand tu voudras, ta fille quand tu pourras... » Est-il pire malédiction pour une femme que d'assumer seule son destin ? Enfin, si ces sottes n'ont toujours rien compris, qu'elles prennent garde à leur santé. Les honorables docteurs Platon et Sepet dissertent en 1902 sur l'hygiène de la femme et font de la nouvelle étudiante un portait assez consternant : « Triste résultat du surmenage intellectuel chez la jeune fille : aménorrhée, hystérie, excitation du système nerveux. » Le docteur Vaucaire, dans son traité sur la beauté de la femme, sa santé et son hygiène, renchérit : « Les petits prodiges ont les yeux cernés, les lèvres blanches : ils sont pâles, chétifs, leurs mouvements deviennent langoureux. La peau fonctionne mal. »

Devant un tel constat, on comprend, à l'entendre, que M. Georges Guéroult ait reçu le premier prix de la Société d'encouragement au bien : « Au lieu de bachelières, licenciées, doctoresses, faites de bonnes chrétiennes, de bonnes mères de famille, dont l'éduction sera limitée à ce qui est conforme à leur sexe, leur condition, la mission que la divine Providence leur a confiée, faites des filles modestes, pieuses, réservées, charitables, frugales. »

En dépit de ce concert de louables recommandations, les grosses têtes ne vont cesser de se multiplier en ce début de siècle.

En 1922, Germaine Gosselin, née avec le siècle, fait partie du petit nombre de femmes avocates au Barreau de Paris, qu'elle quittera peu après son mariage.

"Les femmes qui trouveront à se marier n'auront pas à plaider toute leur vie. C'est affaire entre elles et celui qui les épousera... Mais qui ne voit quelle dignité, quelle confiance en soi, quelle sécurité, quelle indépendance leur donnera la certitude de pouvoir gagner leur vie sans le secours de personne."
Le Temps, 2 juillet 1899.



Communiante dans une cour au début du siècle.

"On la débarbouilla, on la peigna, on la coiffa, on la vêtit, on disposa les plis de sa robe, on pinça la taille trop large, on organisa l'élégance de la toilette. Puis, quand ce fut terminé, on fit asseoir la patiente en lui recommandant de ne plus bouger."

La Maison Tellier, Maupassant.



Election de la jeune fille la plus méritante au Trocadéro, 1923.

"Oui, les jeunes gens sont trop persuadés que, par leur nombre réduit, ils font prime : ils ont un air de perpétuelle défensive fort agaçant pour celles qui n'ont nulle intention d'attaquer. Mais n'est-ce pas la faute des avances qui leur ont été prodiguées ? Oui, les jeunes filles fières et réservées (il y en a plus qu'on ne dit) sont quelque peu délaissées dans les réunions où une familiarité choquante s'établit entre jeunes gens et jeunes filles..."

Le Mariage, Henri Bordeaux



Bal des Catherinettes, 1925.

Au bal, quand leurs filles font tapisserie, les mères "roulent des yeux terribles et se livrent aux réflexions les plus amères sur les mauvaises mœurs du temps et la déplorable éducation des célibataires."
Que vont devenir, si elles repartent bredouilles, "ces vierges pudiques nées pour les joies de la famille, pour le bonheur d'un mari" ? De tristes vieilles filles, réduites à aimer ... "les gros chats et les petits chiens."

L'Echo, 22 janvier 1882.



Une noce en Sologne, au début du siècle.

"Nous ne comprenons pas, nous autres hommes, ce qu'est pour une femme son église. Y entrer en voiles blancs, au bras de son bien-aimé, aux sons de l'orgue, dans un nuage d'encens, au milieu de tous ses amis émus et souriants, c'était le rêve de son enfance, et ce sera le souvenir de toute sa vie."

La femme au XXe siècle,
Jules et Gustave Simon.





Rosière de Nanterre, 1924.
Saint Médard, évêque de Noyon, aurait créé au Vᵉ siècle l'institution de la Rosière et décerné la première couronne à sa sœur, déclarée par la voix populaire jeune fille la plus vertueuse du pays. La couronne s'accompagne en général d'une dot en espèces, afin de permettre à cette sainte jeune fille de mettre un terme à son célibat.